



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

EXPLICATION DE LA GRAVURE JOINTE AU JOURNAL.

Chapeau en paille cousue, des magasins de Mme Céliane-Martin, place Vendôme. Robe en gros de Naples. Canezou en tarlatane, des magasins de Mme Minette, rue de la Paix, n. 34.

Modes.

Pour toilettes des *fêtes de campagne*, soirées dansantes dans les grands châteaux, solennités de noces, etc., on dispose sur l'organdi des broderies dans le genre des ornemens que l'on pourrait trouver sur une robe de bal. Ainsi nous avons vu des robes d'organdi ornées sur le devant du jupon de trois guirlandes de petites roses entremêlées de chevreuille, brodées en soie nuancée et descendant depuis la ceinture jusqu'à l'ourlet, en s'arrêtant à des distances inégales, la première aux genoux, et les deux autres progressivement jusqu'au bas du jupon. Le reste de la robe, extrêmement blanc, faisait parfaitement

détacher ces guirlandes qui donnaient beaucoup d'élégance au costume. Nous citerons aussi une autre robe en organdi, ornée sur le devant du jupon de cinq bouquets *jardinières* brodés en soie et diminuant vers la ceinture; un bouquet semblable brodé sur chaque manche.

— Une charmante robe en mousseline des Indes était semée de petits bouquets de fleurs brodés en laine violette, et entourés autour de chaque feuille d'un cordonnet d'or. La ceinture en large ruban blanc broché or et soie violette, nouée sur le côté après avoir entouré deux fois la taille, donnait beaucoup d'élégance à cette toilette.

— Une robe en organdi à lignes alternativement mates et claires, de la largeur

d'un doigt, avait de petits dessins brodés en laine de couleur sur toutes les lignes claires.

— On porte encore des ruches en ruban autour des chapeaux de paille. Une garniture de ruban écossais, accompagnée d'une ruche en ruban écossais au bas d'une belle paille d'Italie, composait plusieurs jolis chapeaux admirés dans nos promenades.

— Sous la passe des chapeaux en paille de riz, on met de petits bonnets dont la ruche est séparée au milieu par de petites fleurs détachées, telles que des roses ou des œillets que l'on place comme des nœuds de rubans.

— Quelques jolies femmes ont porté en dessous de leurs chapeaux un cordon de roses-noisettes qui entourait leur visage, exactement comme la ruche d'un bonnet. Il faut vraiment beaucoup de jeunesse et de fraîcheur pour ne pas être écrasée par l'éclat de cet ornement.

— On voit maintenant beaucoup de mousselines peintes, qui forment des toilettes plus convenables à l'excessive chaleur que les foulards et les tissus de laine. Il y a des dessins d'une grande dimension et très-bariolés, tels que des bouquets de marguerites de toutes couleurs sur des fonds blancs et très-clairs. Sur des mousselines bleues, des branches de lilas blanc sont jolies. Sur des fonds vert clair, un semé de scabieuses ou de pavots. Sur des fonds noisette, des roses avec leurs feuillages s'entremêlant comme un buisson. On voit aussi des dessins à ligne, puis des petits dessins cachemire, ou semés, qui sont les plus convenables aux peignoirs.

— La mode des redingotes a été si généralement adoptée, qu'elle a porté son influence sur les robes les plus parées, ainsi que nous l'avons vu pour nos toilettes d'hiver. Aujourd'hui on veut encore donner un aspect de redingote, même aux robes décolletées, et le jupon, qui s'attache à un corsage drapé, est ouvert sur le devant ou sur le côté. Aussi toute la recherche des broderies et des garnitures se porte

sur les deux devans de ces jupons en redingote : le bas est presque toujours uni.

— Une jolie redingote en mousseline claire unie était doublée en taffetas rose, d'une nuance très-tendre, d'une pélerine également doublée, et le tout garni d'une valencienne très-fine et tuyautée. Autour du cou, une seule garniture de valencienne soutenue par une petite cravate en mousseline de soie rose à carreaux blancs.

— De fins jaconas, fonds blancs, à petits dessins, font aussi de charmans peignoirs que l'on garnit en valencienne; une ceinture à riches dessins et un collet d'une broderie magnifique rendent ce négligé tout-à-fait comme il faut, malgré sa simplicité.

— On voit encore çà et là de petites dentelles noires portées autour des pélerines, où le noir s'entremêle aux dessins de l'étoffe; mais elles sont basses, d'une grande finesse et dans des dessins modernes.

— Les schalls carrés sont les seuls que l'on puisse porter aujourd'hui, tant pour la mode que pour la légèreté du poids. On voit des schalls en satin damassé fins, noirs ou autres, tout couverts de grands dessins.

— On porte beaucoup d'écharpes en foulard ou en mousseline de soie imprimée.

— Les longues ceintures, pour être mises avec élégance, doivent faire deux fois le tour de la taille. Le premier tour se fixe très-serré par une agrafe, le second se tourne plus légèrement et vient former le long nœud. Il faut deux aunes et demie pour cette manière d'arrangement.

— Les gants jaunes sont toujours de mode; on en voit de toutes nuances, mais ceux bistres ou oranges ont la vogue.

— On fait de jolies bottines en toile écrue d'une grande finesse.

— Au spectacle et dans leurs voitures, les femmes se servent de grands éventails.

— A la mode des grosses chaînes à la

chevalière a succédé celle des petites chaînes minces et façonnées.

— Les bagues larges et massives n'ont point encore perdu faveur. On en porte beaucoup qui sont attachées au bracelet par une petite chaîne.

— Les bracelets reprennent, mais ils doivent être étroits et d'une grande recherche de travail ou d'ornemens pour être de bon goût.

— Une belle épingle attache encore souvent le milieu du nœud du ruban ou du fichu qui entoure le cou.

Promenade

AU MONT SAINT-MICHEL.

L'intérêt qui s'attache à tout ce qui se rapporte à ce triste et douloureux séjour, nous fait penser qu'on ne retrouvera pas ici sans intérêt le récit suivant, sur lequel les narrateurs ont jeté une forme romantique qui vient y donner encore un plus piquant attrait :

Le mont Saint-Michel, situé autrefois au milieu d'une forêt, selon quelques savans du pays, est maintenant entouré de tous côtés par la mer, et il n'est possible d'y parvenir qu'au moment du reflux, lorsque la mer se retire; alors son immense base reste à nu sur la grève, et on y arrive sans autre danger que celui des sables mouvans dont se compose cette grève.

De loin, on aperçoit d'abord les aiguilles qui couronnent la petite église gothique placée au sommet du mont; puis on découvre la forteresse, les petites maisons de bois du haut du mont, les murs, les créneaux en ruines, et enfin le mont tout entier. On arrive, et une énorme porte que l'on ferme contre la mer vous livre passage; cette porte, où on parvient avec assez de difficulté, serre le cœur lorsqu'on pense à la prison.

» Ici, pas d'espoir de fuite, pas de ces longs rêves qui trompent si doucement les heures d'ennui du prisonnier, *lasciate qui ogni speranza o voi ch' entrate*. Ces mots semblent gravés sur la porte comme sur celle de l'enfer : aussi a-t-on vu des détenus, pleins de courage pendant toute la route, s'évanouir aux pieds du mont. En levant les yeux, j'aperçus de côté, au-dessus de la porte, un énorme calvaire auquel étaient suspendus quelques ex-voto. Cette vue me toucha : le Dieu qui console était là. Mais à qui ce signe de foi et d'espérance parle-t-il aujourd'hui ? A aucun des malheureux qui souffrent et pleurent là-haut ; il parle au petit nombre de pêcheurs et de femmes qui habitent ce mont, et pour ceux-là c'est la vie matérielle surtout qui est malheureuse ; ils ont moins besoin de religion que les autres.

» De larges chaussées, anciens remparts, servent à monter à la forteresse, et les petites maisons de bois des quatre cents habitans du village sont en dedans de ces chaussées. La plupart de ces maisons sont de véritables huttes ; les plus jolies sont en bois, peintes de diverses couleurs, et ressemblent assez à des jouets d'enfans ; on s'étonne qu'un coup de vent ne les emporte pas. La maison du médecin, la plus près de la forteresse, et tout nouvellement bâtie, est un vrai modèle du mauvais goût de ces châteaux de cartes, et fait le contraste le plus étrange avec la sévère et élégante architecture des moines.

» On monte, on monte toujours, et du haut des remparts, où se montrent coquettement des lierres et des giroflées jaunes, qui consolent le prisonnier par leur parfum et leur grâce, on considère une grève de huit lieues d'étendue, de champs et de prairies qu'elle entame sans cesse en les découpant capricieusement. Cette grève, d'un gris de cendre argenté, unie, sans lichens, conservant seulement quelques coquillages pour attester le passage de la mer, est coupée par trois petites rivières qui font leur lit d'une manière assez irrégulière.

gulière, et ne contribuent pas peu à la mobilité continue des sables sur lesquels il faut courir rapidement, afin de n'y pas périr. Il est assez rare que des hommes soient engloutis dans ces sables, mais il s'y perd quelquefois des chevaux et des charrettes. On ignore à quelle distance se trouve le fond solide de la grève; des expériences ont prouvé que le sable est mouvant au moins jusqu'à quarante pieds de profondeur. D'un côté on découvre Granville, de l'autre Avranches, puis une multitude de villages répandus sur la côte. Cette vue est charmante et doit quelquefois charmer les pauvres prisonniers, du haut de la plate-forme où on leur permet de se promener quelques heures chaque jour.

» Il fallut attendre une heure désignée pour entrer dans le château, où nous fûmes introduits par le corps-de-garde. On entre à ce corps-de-garde, autrefois la salle d'armes, par un joli portail en ogive flanqué de deux délicieuses tourelles : tout cela est en granit d'une légèreté et d'une grâce admirables dont le crayon seul peut donner une idée juste. On monte un large escalier de douze marches environ, et traversant la salle d'armes, on arrive à une sorte de petite rue conduisant à la geole; cette rue, qui a deux ou trois pieds de largeur, est bordée des deux côtés de murailles de cent cinquante pieds de haut, appartenant à l'ancien monastère (c'est la prison maintenant), et le froid vous saisit au cœur, et on parle bas en arrivant dans cette région. Il y de jeunes conscripts pour garder les prisonniers, mais ils ne chantent pas, ils ne rient pas; le seul bruit annonçant la vie est celui des machines à l'aide desquelles travaillent les détenus pour vagabondage, qui ne sont pas moins de sept cents. Les détenus politiques étaient au nombre de soixante-quinze, nous dit notre guide, légitimistes et républicains; ils vivent en bonne intelligence, liés par la haine comme on l'est d'ordinaire par l'amour.

» Nous entrâmes à la geole, et écrivîmes un mot au directeur pour obtenir de lui la permission de voir l'établissement. Il permit que nous visitassions seulement quelques pièces, dont je parlerai plus tard. Nous attendîmes assez long-temps cette permission dans la geole, où il faisait froid, et assez sombre pour qu'il fallût l'habitude pour y distinguer les objets. Nous vîmes entrer au bout d'un quart d'heure une jeune femme vêtue en grisette élégante : robe de toile peinte, petit tablier de soie, bonnet de tulle, schall rayé, ayant à la main un foulard noué. Cette pauvre femme avait la toux et la maigreur que donne le chagrin, et il y avait des larmes dans sa voix lorsqu'elle dit ces mots : *Mon mari!* Elle s'assit et attendit. Elle était penchée, et des pleurs roulaient sur ses joues : elle était résignée, mais mourante. Oh ! la douleur de cette jeune femme était noble et belle; elle aimait, elle avait compté sur la protection de celui qu'elle aimait, et maintenant c'était elle, pauvre femme, qui venait le consoler, qui travaillait pour lui, peut-être !

On visita son petit paquet; il contenait du linge. Puis arriva celui qu'elle avait demandé, et dont j'ignore le nom; c'était un homme de vingt-cinq à trente ans, de taille moyenne et d'une figure douce quoique sévère. Il faisait chaud, et il portait un manteau : l'air de la prison est toujours froid. La pauvre jeune femme passa son bras autour de son cou, attira sa figure vers elle et l'embrassa en pleurant; elle semblait se remettre sous sa protection contre le malheur qui les frappait tous deux; il faisait de terribles efforts pour vaincre son émotion, et tout son corps tremblait; mais il voulait paraître impassible devant son gardien. Enfin, on leur ouvrit une autre porte, et on les enferma pour deux heures ensemble, et ils purent pleurer en liberté, la pauvre femme livrée seule à un monde trop souvent impitoyable, le malheureux prisonnier enfermé là pour avoir conservé fidélité au malheur,

ou pour avoir trop aimé la liberté. Cette scène dura peu de tems et fut bien simple; mais ils semblaient si bons, ils étaient si vrais, ces deux pauvres jeunes gens; ils s'occupaient si peu de leur entourage et de l'effet à produire, qu'il fallait être géolier pour n'en être pas touché; et je la compris bien cette jeune femme venue avec nous, qui, à ce triste spectacle, fondait en larmes en se cachant, et tremblait convulsivement.

» Nos deux jeunes gens étaient partis depuis un moment, lorsqu'un gardien vint, avec la permission du directeur, et s'offrit pour remplir près de nous la fonction de *cicerone*. Il nous fit monter encore, et la première chose remarquable que nous vîmes fut une grande cour nommée l'*Aire de Plomb*, du plomb qui y tient lieu de dalles. Cette cour est entourée du cloître, promenade couverte des religieux. Ce cloître, qui doit avoir au moins soixante pieds de chaque côté, est séparé de la cour par deux rangs de petites colonnettes entrelacées, formées d'un stuc mêlé de coquillages et semblables à du granit; ces colonnes, qui n'ont pas plus d'un pied de circonférence, sont couronnées, à la hauteur de six pieds à peu près, d'un petit chapiteau de feuille d'acanthé, et liées par de petites ogives, auxquelles sont appliqués des ornemens en stuc d'une légèreté et d'une variété toutes gothiques. Au-dessus de cette cour est la salle des chevaliers, plus curieuse, dit-on, et qu'il ne nous fut pas permis de voir, quelles que fussent nos instances.

» Nous retournâmes par l'*Aire de Plomb* et descendîmes voir les piliers qui soutiennent l'édifice; ils sont au nombre de neuf à peu près, disposés en rond, avec deux ou trois piliers au milieu. Ce sont de grosses colonnes couronnées d'un chapiteau et se terminant en voûte; trois personnes ont peine à embrasser chacun de ces piliers qui ont comparativement peu d'élévation, et il est difficile de se faire idée de leur élégance et de leur légèreté. On peut les

comparer à ces Hercules fortement musclés, un peu ramassés dans leur taille, mais indiquant par leur aisance combien la force peut être gracieuse.

» Ces piliers furent la dernière chose qu'on nous permit de voir, et il fallut nous retirer du *château*; nous redescendîmes vers le village dont j'aperçus la petite église et le cimetière. Ce petit cimetière est enclavé au milieu des jardins qu'on a faits sur chaque morceau de rocher qui offrait un peu de terre; la verdure y est pauvre et mesquine, le peu de terre et le vent desséchant de la mer ne permettent à aucun arbre d'y atteindre sa croissance. Ce petit cimetière ne possède aucune pierre tumulaire; de petites croix de bois et de granit marquent chaque sépulture; au milieu s'élève une haute croix de granit, autour de laquelle étaient groupés de petits enfans agenouillés et y apportant leur rameau de buis, car on était dans la semaine sainte. Ces petits paysans s'en allaient sautant au milieu des tombes; il n'y avait là personne pour les avertir combien la mort est chose sérieuse et triste.

» Nous sortîmes et visitâmes les parties extérieures du mont; nous vîmes la fontaine et la chapelle de Saint-Aubert qui, on le raconte, apparut sur le mont et fit jaillir une source vive du rocher; c'est la seule eau potable qui se trouve dans le mont. En reconnaissance de ce service, on a élevé au saint une chapelle rustique sur une pointe du rocher où son pied est encore marqué, dit-on; une pauvre femme qui était à chercher de l'eau à cette fontaine, et à laquelle nous demandâmes où était cette empreinte, nous répondit candidement: *Il y en a qui ont vu le pied, mais moi je n'ai jamais pu le voir*. Nous ne cherchâmes pas davantage.

» Vis-à-vis du mont St-Michel se trouve un autre rocher moins grand, nommé Tombelaine, entièrement inhabité aujourd'hui, mais où se trouvent des restes d'anciennes constructions que les érudits du pays font remonter aux Druides, auxquels

du reste en Bretagne et en Basse-Normandie on attribue tout ce qui présente quelque antiquité. Il y a aussi sur ce mont des restes de fortifications élevées par les Anglais. Une assez jolie légende est répandue sur ce mont, et trouve sa source dans le nom Tombelaine, dont les érudits font *tomba Belenis*, et les vieilles femmes, toujours et partout plus poètes que les savans, *tombé d'Hélène*.

» La fille d'un prince aimait un jeune chevalier d'une naissance moins élevée que la sienne: sachant que son père n'approuverait pas leur amour, elle résolut de le cacher. Ce rocher fut leur asile, et le jour la jeune fille retournait chez son père. Une nuit son amant vint comme de coutume, Hélène était morte; comment? la légende ne le dit pas; mais il lui fit élever un tombeau et donna son nom au rocher. C'est un peu la fable d'Héro et Léandre, et on la raconte de mille façons; celle-ci nous a paru la plus gracieuse, et nous aimons mieux la tombe d'Hélène que *tomba Belenis*. Ce souvenir d'amour, au milieu de cette grève désolée dans sa beauté, semble un chant de jeune fille se faisant entendre au milieu de la tempête. Eh! pourquoi n'y aurait-il pas d'amour au milieu de cette nature si sévère? »

ÉDUCATION DES FEMMES.

Une idée vaste et profonde, émanée d'une plume qui s'est déjà distinguée par des productions où s'entremêlent la grandeur et l'originalité, la sagesse et l'exaltation; une idée apparue pour placer peut-être dans l'avenir un nouveau nom de femme célèbre, et laisser après lui les traces de sa philanthropique existence; une idée, enfin, devant laquelle viendra se prosterner tout ce qui ressent l'amour du bien, a été énoncée par M^{me} Sophie Mazure, avec toute la hardiesse qu'inspire un but à la fois moral, philosophique et religieux. Il s'agit de franchir la limite étroite

prescrite à l'éducation de la généralité des femmes, en instituant pour elle une école normale à l'instar de celle créée pour les hommes. Celle qui a compris cette essentielle pensée, en appelle au progrès de la société pour en obtenir une amélioration dont nous ne pouvons mieux faire saisir le système qu'en citant quelques-unes des réflexions de l'auteur même.

« On a compris la nécessité, pour l'éducation de l'autre moitié de la société, d'une école normale, d'un séminaire de professeurs, où les jeunes gens de talent, mais souvent pauvres, pussent se perfectionner, se livrer à l'étude en toute sécurité, pendant deux années, sans assujétissement au monde extérieur, sans le souci du pain journalier; la société le leur accorde afin qu'ils puissent travailler pour son avenir en même tems que pour le leur. C'est une création de Napoléon: et il y a quantité de ces ressources pour les hommes. C'est entre eux et la société un continuel et fructueux échange. Je demande pour leur sœurs, qui ont aussi leur mission et leur vocation sans doute, l'éducation progressivement équivalente, toute proportion gardée, suivant les connaissances qu'il nous convient d'acquérir. Ce n'est pas ce que je me propose ici de déterminer. Il suffit de reconnaître que l'éducation des femmes est très-défectueuse. L'éducation cependant est la base de la destinée individuelle et sociale. En plaçant toute une nombreuse classe de femmes, aujourd'hui les plus inutiles, les plus misérables de toutes, par ce désaccord entre les facultés et leur emploi, en les plaçant, dis-je, dans ces conditions de loisir qui leur manquent pour leur culture intellectuelle, elles rendraient au centuple ce qu'elles auraient reçu; ce bienfait, cette justice auraient une féconde influence pour toute l'éducation, toute la société.

» J'espère que ce vœu d'un séminaire d'institutrices n'a rien de trop ambitieux, rien d'effrayant pour ceux qui veulent contenir les femmes dans leurs modestes at-

tributions. On ne demande ici que le plus rigoureux nécessaire; le pain de l'intelligence, et non pas le luxe; c'est une base à poser avant de contester pour les décorations ou le couronnement de l'édifice. Il est certain qu'une fois ces conditions premières de l'éducation et du loisir plus également réparties, chaque esprit trouvera sa route suivant sa vocation: il ne s'agira plus que de ne point opposer de bornes, d'obstacles, et c'est alors que se déploiera toute la valeur du *laissez faire*.

» Mais aujourd'hui que nous n'ensommes pas là, je remercie les auteurs de la question, et j'appelle le concours de l'autorité, des chambres, des mères de famille, enfin, de toutes les lumières et de toutes les bonnes volontés, sur le projet d'une *École normale des femmes*, que je voudrais contribuer à fonder dans mon pays. »

D'autres articles donneront tous les développemens nécessaires à cette idée, qui a déjà reçu un commencement d'exécution. M. le ministre de l'instruction publique l'a ajournée à la session prochaine. J'ai dessein d'adresser aux chambres, à cette époque, une pétition revêtue de cent mille signatures, et appuyée par plusieurs députés. On est donc prévenu que des listes circuleront à Paris et dans les départemens, pour recueillir l'adhésion des personnes qui auront réfléchi à l'œuvre proposée. Les premières listes sont ouvertes au bureau de ce journal, et bientôt de plusieurs autres; chez l'auteur, rue de Sèvres, n° 13; chez M. le professeur Robertson, rue de Richelieu, n° 21, de 3 à 5 heures; à Poitiers, au bureau de la *Revue Anglo-Française*; et chez M. Mazure, professeur de philosophie, élève de l'école normale Napoléon; à Châteauroux, chez M^{me} la générale Bertrand; à Alger, chez M. Broussais fils, médecin de l'hôpital militaire.

Depuis le mois de janvier le Musée du Louvre, avec ses anciennes peintures, a été fermé au public. Les galeries viennent de se rouvrir.

La salle d'entrée, celle des premiers tems de la peinture, celle qui renferme les ouvrages des plus anciens maîtres, a été dotée de quelques morceaux précieux, de ceux qui avaient été relégués dans les combles.

C'est une heureuse restauration que celle qui vient d'être faite d'un magnifique ouvrage de Paul Véronèse, le Repas chez le Pharisien. Ce tableau, qui avait eu le sort de l'Assomption du Titien, noirci depuis de nombreuses années, était inaperçu au château de Versailles, dans le salon d'Hercule; placé aujourd'hui en face des Noces de Cana du même maître, il laisse indécis le spectateur qui voudrait choisir. Cette peinture, simple et forte, est d'un aspect profond et saisissant; les chairs, les étoffes, les moindres détails sont d'un fini naïf et facile. Ce tableau rappelle la scène de l'académie de peinture à Venise, et celle du couvent della Madonna-del-Monte, près Vicence, mais ne leur cède en rien.

Le Repas chez le Pharisien n'est pas le seul beau tableau dont le grand salon soit nouvellement enrichi. Un grand portrait de Philippe V, par Rigaud, une figure de l'Espérance et une autre de la Foi sous la forme d'une jeune femme, par Mignard, une Adoration des bergers, par Le Nain, un tableau de Bassan, trois chasses de Desportes, ce peintre du siècle dernier dont Sèvres possède les plus beaux ouvrages, quelques peintures encore de moindre importance ont renouvelé l'aspect de cette chambre européenne où toutes les écoles sont représentées.

Les changemens apportés à la longue galerie sont imperceptibles comme les alluvions sur les bords d'un grand fleuve; nous avons remarqué deux portraits, l'un de Henri II, l'autre de Catherine de Mé-

dicis, qui font honneur au maître dont Porbus fut l'élève. Quatre paysages de Patel semblent compléter entre eux ce sujet multiple qui faisait les délices de nos pères, les Quatre Saisons. Quel château sans une salle d'été, quelle salle d'été sans les Quatre Saisons ! Heureux tems où la dame du lieu était représentée en Hébé sur un ciel faiblement indigo, élevant une coupe entre les ailes déployées de l'aigle de Jupiter ; c'était l'âge d'or de l'allégorie, l'habitante du palais diaphane. Un portrait de M^{me} de Graffigny, par Toquet ; un Jeune Homme conduit par l'Amour, de Rubens ; un Wouvermans, un Vander Meulen et quelques autres sujets secondaires, sont les seuls ouvrages dont se soient accrues les premières travées de cette grande galerie. Quant à la plus belle partie du Musée, la dernière travée de l'école italienne, le sanctuaire des maîtres, rien n'est changé ; on y trouverait à peine place pour les trois peintures dont le souvenir seul y est resté : la Transfiguration, qui est retournée à Rome ; le Martyre de saint Paul, qu'on revoit aujourd'hui à San-Giovanni-e-Paolo, sur la lagune, et le Saint-Marc de Tintoret.

Journal

DES ANECDOTES ET DES MOEURS

DE TOUS LES PEUPLES,

ORNÉ DE JOLIES VIGNETTES ET DE DOUZE BELLES
LITHOGRAPHIES.

Ce journal paraît le 1^{er} de chaque mois, à dater du mois de novembre 1833, en deux feuilles d'impression, sur beau papier velin satiné, grand in-8°. On y trouve un heureux choix d'anecdotes de tous les genres. Tous les beaux noms de notre jeune littérature se donnent rendez-vous dans ses colonnes. Nous citerons les principaux :

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

MM. Ch. Nodier, J. Janin, E. Sue, A. Dumas, A. Soumet, le vicomte d'Arlincourt, de Feletz, le comte Jules de Rességuier, Emile Deschamps, de Salvandy, etc.

Et M^{mes} la duchesse d'Abrantès, Sophie Gay, Gabrielle Soumet, Coraly Thiéry, Emilie Marcel, Joséphine Lebas, Adèle Daminois, Adèle Janvier, Gourmarin, etc.

Prix : 6 fr. par an pour Paris, et 8 fr. pour les départemens. — Les bureaux sont rue des Beaux-Arts, n° 6.

— L'immense succès du *Dictionnaire des Dictionnaires français**, de Napoléon Landais, a permis d'étendre à tous les souscripteurs une faveur que les premiers devaient seuls obtenir. Un exemplaire sur papier velin superfine satiné sera donc adressé à tous les abonnés, quelle que soit la date de leur abonnement ; ceux qui auront reçu un exemplaire papier ordinaire pourront le renvoyer au bureau, il leur sera immédiatement échangé.

Le premier luxe dans une édition, surtout dans l'édition d'un dictionnaire, c'est l'absence de toute faute typographique. Nos ouvrages les plus beaux et les plus chers n'en sont pas exempts. Le seul moyen d'arriver à cette pureté de texte, si difficile à obtenir, était celui employé autrefois par les *Etienne* et les *Elzévir*. Il consistait à laisser les épreuves exposées publiquement, en allouant une prime aux personnes qui découvraient des fautes.

Les éditeurs du *Dictionnaire des Dictionnaires français* viennent d'adopter ce moyen ; à partir du lundi 23 juin courant, les épreuves de chaque feuille du bel ouvrage de M. Napoléon Landais resteront exposées, une semaine avant le tirage, au bureau central, rue du Faubourg-Montmartre, n° 15 ; il sera accordé une prime de 50 c. par chaque faute typographique signalée. L'indication de vingt fautes en une ou plusieurs livraisons successives donnera droit à un exemplaire gratuit du Dictionnaire complet en papier velin.

Si une ou deux fautes légères, ce que nous ne sachions pas, s'étaient glissées par hasard dans les douze livraisons qui ont paru, on voit que de cette manière elles seront complètement impossibles pour l'avenir.

* Bureaux, rue du Faubourg-Montmartre, n° 15. Nos abonnés ont pu voir les conditions modiques de la souscription de cette importante et magnifique opération, dans les journaux politiques.

ERRATUM. — Dans le numéro du 30 juin ; page 283, ligne 41, au lieu de *lancette*, lisez : *sonnette*.

A ce Numéro est jointe la planche 1077.



15 Juillet 1834

Costumes Parisiens.

3192



*Capote en pou de soie garnie d'une ruche de tulle - Pèlerine de
tulle - Robe en mousseline imprimée - Robe en pou de soie*

Journal des Dames Rue du Helder.

Chaussée d'Antin

Modes de Paris.

25. Juillet 1834.

N. 1077.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N. 21. pres le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de riz. Robe en Mousseline Montespan. Pelerine
en Mousseline brodée.

Ayuntamiento de Madrid